



Histoires de cinéma **Danton** d'Andrzej Wajda

Il était une fois la Révolution

ZOÉ PROTAT

De tous les terreaux fertiles à discussion, le cinéma historique est l'un des plus beaux et des plus passionnants. Toujours en mouvement, scandée par de violents soubresauts, exacerbée par les nationalismes et les conceptions idéologiques, l'histoire n'est jamais totalement fixée : les travaux des historiens contemporains ne cessent de le rappeler et ceux-ci ne cessent de débattre. Quant à l'histoire au cinéma, elle est bien souvent parasitée par des éléments extérieurs qui ont bien peu à voir avec l'art : vérocité, partisanerie, intérêts économiques, etc. Mais, heureusement, certaines œuvres évoluent au-delà. Elles n'obéissent ni à la censure ni à une école de pensée rigide. Elles donnent le goût de la liberté. Et, parfois, elles réussissent à transmettre un instantané de passé tout en éclairant le présent. À ce titre, un exemple célèbre, puissant et courageux : le **Danton** d'Andrzej Wajda.

Danton (1983) est un film historique particulièrement complexe, avec de multiples couches de significations et d'interprétations. En prenant comme personnage principal Georges Jacques Danton (1759-1794), il évoque évidemment tous les bouleversements de la Révolution française et, surtout, de la Terreur. Cependant, il ne s'agit aucunement d'un classique portrait biographique. À la fois fort bavard et visuellement très sobre, le film est essentiellement un duel, confrontant l'(anti)héros de son titre à son meilleur ennemi rival et corévolutionnaire, Maximilien Robespierre. Andrzej Wajda adapte une pièce de théâtre, polonaise tout comme lui : *L'Affaire Danton* de Stanisława Przybyszewska. La grande histoire se retrouve donc doublement fictionnalisée : le théâtre puis le cinéma ont usé de leurs artifices et de leurs projections. Finalement, et cela est capital, **Danton** n'est pas — et ne peut pas être — qu'un film sur des événements lointains. Impossible de passer outre son contexte de production tout à fait particulier, ainsi que la nationalité de son réalisateur : à la fois français et polonais, récit du XVIII^e siècle et fruit des années 1980, **Danton** est un film historique dit « du temps présent », qui évoque autant l'histoire que l'actualité la plus brûlante.

Paris, printemps de 1794, an II de la République. Danton, député radical et chantre de la Révolution, revient de sa retraite campagnarde. Il est acclamé par le peuple parisien et prêche ardemment la fin de la Terreur. Robespierre, son rival de toujours, est à la tête du Comité de salut public, mis en place pour protéger la nation des dangers de la guerre civile : « Le bien du pays exige que nous soyons objects », dit Robespierre. Il est fiévreux depuis cinq semaines. On lui conseille de se débarrasser de Danton, mais il sait que cela risquerait d'entraîner un terrible soulèvement populaire. Il fait plutôt fermer *Le Vieux Cordelier*, journal qui propage les idées dantonistes par la plume de Camille Desmoulins. Dès lors, les événements s'enchaînent. Trop encombrant, Danton est accusé de corruption, de trahison et de contre-révolution. Le

simulacre de procès débute le 2 avril 1794. Danton est guillotiné trois jours plus tard. « Ma vie a été courte, mais belle ! Je ne regrette rien... »

Danton, avocat de formation, a vécu une jeunesse tranquille de petit-bourgeois. En 1787, les assemblées préparatoires aux élections du Tiers-État lui donnent une première occasion de briller. Ce colosse à la voix de stentor est un orateur d'élite, du type fiévreux, impétueux. Ses discours-fleuves enflamment. Pour ses admirateurs, il s'impose rapidement comme l'homme à suivre. Pour ses détracteurs, il est plutôt un dangereux agitateur des rues, un rebelle incontrôlable. Pendant toute la durée de la Révolution, son caractère bouillant lui vaudra autant fortune que dédain. Ambitieux, vénal, changeant, irrésistible : Danton est l'une de ces figures captivantes qui, depuis plus de deux siècles, passionnent tous les amoureux d'histoire. Il est aisé de voir ce qu'un tel personnage a pu inspirer comme sentiments à un réalisateur comme Wajda, pour qui le rapport à l'histoire est viscéral.

Le mythe de la destinée malheureuse de la Pologne, sans cesse annexée et divisée par ses puissants voisins au fil des siècles, est tenace. Et depuis ses débuts, « Wajda s'assigne pour tâche de donner un territoire à l'histoire de la Pologne »¹. Sur grand écran, le réalisateur a tâté de tout, du Moyen Âge à l'industrialisation en passant par les conquêtes napoléoniennes. Au tout début de sa carrière, la Seconde Guerre mondiale lui a inspiré une trilogie fameuse : **Génération** (1955), **Kanal** (1957) et l'incandescent **Cendres et diamant**, qui avait l'audace, en 1958, de questionner le concept d'engagement politique aveugle — un discours « individualiste » et « petit-bourgeois » bien suspect aux yeux des autorités communistes. Au cours des années 1970, le cinéma de Wajda se politise davantage. À travers la quête d'une jeune réalisatrice à la recherche d'un ancien maçon stakhanoviste, célébré par le régime puis déchu, **L'Homme de marbre** (1977) dévoilait le stalinisme des années 1950 et critiquait ses représentations. Suivront **Sans anesthésie** (1978), mystérieuse descente aux enfers d'un professeur d'université soupçonné d'avoir des affinités avec l'Ouest, ainsi que **Le Chef d'orchestre** (1980), où un musicien polonais passé à l'étranger revenait donner un concert dans sa petite ville natale. **Danton** arrive donc après une série de films controversés sur l'histoire polonaise contemporaine. Mais le grand électrochoc sera **L'Homme de fer** (1981).

L'œuvre qui précède **Danton** dans l'abondante filmographie de Wajda est en effet un vrai cas de figure, un film historique réalisé presque en direct. En août 1980, la Pologne ouvre une première brèche dans le Rideau de fer. Les ouvriers des

1. PRODROMIDÈS, François. « Le témoin de l'histoire : image et montage dans l'œuvre de Wajda », *Vertigo*, n° 16, 1997, p. 169.

chantiers navals de Gdansk, ville portuaire au bord de la mer baltique, déclarent la grève. Ils réagissent à la fois à l'augmentation du prix des denrées alimentaires par le gouvernement et au licenciement abusif de certains de leurs collègues. Si ce n'est pas la première grande révolte en Pologne, certainement la nation la plus belliqueuse à l'Est, c'est la première qui rassemble toutes les couches de la population : ouvriers, intellectuels et étudiants paralysent le pays et occupent l'espace médiatique en critiquant l'oppression communiste qui sévit depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Des chantiers émerge la figure charismatique de Lech Wałęsa, électricien, qui fonde bientôt le premier syndicat autonome en Europe de l'Est : Solidarność, « solidarité ». Contre toute attente, c'est un succès. Après 14 jours de grève, Lech Wałęsa, porté aux nues, signe des accords qui autorisent la liberté syndicale en Pologne. **L'Homme de fer** documente les grèves de Gdansk : Wajda tourne à chaud, quelques semaines à peine après les événements. C'est une véritable course contre la montre. Terminé juste à temps pour le Festival de Cannes de 1981, le film y obtient la Palme d'or.


Si partout en Europe, c'est l'euphorie, à Moscou, c'est la consternation. La riposte aura lieu un peu plus d'un an plus tard : en décembre 1982, un coup d'État militaire commandé par le général Jaruzelski met fin à cette ultime tentative de socialisme à visage humain. La loi martiale est déclarée; Wałęsa, arrêté. Il recevra son prix Nobel de la paix en prison. Solidarność passe dans la clandestinité jusqu'à la fin de la décennie... Et c'est dans ce contexte terrible de catastrophe après tant d'espoir que Wajda s'attaque au projet de **Danton**. En exil en France, les idéaux fracassés, il réalisera un film historique résolument hors norme, une rare vision, presque totalement décharnée, de la Terreur. Il ne s'agit plus de rêves de liberté des débuts, mais bien de l'opéra funèbre des lendemains qui déchantent. La mise en contexte est minimale et la grandeur épique, réduite quasi à néant. Le spectateur est plongé tête baissée dans une ambiance oppressante, amplifiée par la musique atonale de Jean Prodromidès. **Danton**, c'est la marche inexorable vers l'échafaud avec, au bout, un flot de sang dans un panier d'osier... Le film, récipiendaire du Prix Louis-Delluc cette année-là, connut un très grand

LE RÉVOLUTIONNAIRE, FIGURE POLONAISE

Le rebelle est depuis toujours un personnage chéri de l'imaginaire polonais. D'abord parce que le pays, avec son histoire particulièrement tourmentée, en a connu plusieurs. À l'est du Rideau de fer, nul ne s'est montré plus combatif que le Polonais ! Se battre pour ses convictions, et par-dessus tout pour la liberté, même si, quelque part, on sait que tout est peut-être perdu d'avance... quoi de plus beau ? Quoi de plus vain, diront certains. C'est mal connaître l'esprit polonais qui flirte la plupart du temps avec le grandiose.

Dès son premier film, **Génération**, Wajda mettait en scène l'un de ces personnages que l'on ne peut qualifier ni de héros ni de lâche. Habité par le destin commun, mais également porté par ses ambitions individuelles, Jasio connaissait une fin tragique. À sa suite, le protagoniste de **Cendres et diamant**, interprété par le mythique « James Dean polonais » Zbigniew Cybulski, fut un autre de ces antihéros à l'allure bien peu soviétique, mais au charme dévastateur. Le Danton de Depardieu est l'héritier de ces figures toutes polonaises.

Fidèle à la passion de Stanisława Przybyszewska, *L'Affaire Danton* glorifiait Robespierre. Wajda et Jean-Claude Carrière

ont quelque peu renversé, et surtout complexifié, la dynamique. **Danton** est un duel entre deux figures historiques qui incarnent deux conceptions opposées de la Révolution ; et, dans cette joute, le spectateur se situe clairement du côté de Danton. Lorsque celui-ci, épicurien, décide de confronter Robespierre autour d'un repas, il met les doigts dans les plats pour mieux apprécier la sauce et s'extasie tel un amant transi devant la beauté des volailles, le tout en lampant de grandes gorgées de vin. Mais son adversaire ne mange rien. Dans un geste sublime, Danton envoie alors tous les mets sophistiqués au tapis, du revers de la main. Ce sera la seule scène opposant directement les deux géants. Le contraste est saisissant. Robespierre est l'homme de pouvoir, celui qui a mis en place et fait perdurer la Terreur. Calculateur, frugal, vertueux, il est d'une froideur terrible. Face à lui se retrouve l'homme de la rue, brouillon et bruyant, pas forcément honnête, violent aussi, mais plein d'idéal... l'idéal de ceux qui restent fidèles aux buts premiers de la Révolution et qui s'érigent en porte à faux contre les bains de sang. « Le pouvoir je l'ai, le seul pouvoir : la rue. La rue, je la comprends et elle me comprend, n'oublie jamais ça » : Danton est polonais ! (Zoé Protat) 



succès. Wajda fut également récompensé du César du meilleur réalisateur.

Le scénario fut écrit en français par Jean-Claude Carrière, en collaboration avec quatre Polonais : Wajda lui-même, Agnieszka Holland, Boleslaw Michalek et Jacek Gasiorowski. De fait, les liens sentimentaux et artistiques entre la France et la Pologne ont toujours été très forts. Et Wajda va truffier son film « français » de centaines de petites parcelles polonaises, engagées ou non, réelles ou rêvées. Premièrement, **Danton** est une adaptation d'une pièce de Stanisława Przybyszewska, dramaturge polonaise à l'existence aussi méconnue que romanesque. Cette fille de poète et étudiante en philosophie s'est enflammée dans les années 1920 pour la Révolution française. La figure de Robespierre, en particulier, la passionna jusqu'à l'obsession. Elle lui inspirera deux pièces, *Thermidor* (inachevée) et *L'Affaire Danton* (1929). Adeptes des drogues, tuberculeuse, aux nerfs fragiles, Przybyszewska mourut dans le dénuement le plus total à l'âge de 33 ans à Gdansk, la ville qui, ironiquement, verra le triomphe de Solidarność. Perdue durant des décennies, son œuvre ne fut exhumée qu'à la fin des années 1960. Dès sa première mise en scène, le verbe fervent de *L'Affaire Danton* est un succès. Wajda l'adapte pour le cinéma, mais en conserve plusieurs stigmates théâtraux : ses deux interprètes principaux ont déjà joué les mêmes rôles sur les planches et deux metteurs en scène fameux (Roger Planchon et Patrice Chéreau) incarnent les personnages du juge Fouquier et du journaliste Camille Desmoulins.

Danton est également un film en deux langues, et ce, un peu par la force des choses... Wajda admet brutalement que la loi martiale introduisit « les pires années de [sa] vie, des années sans espoir »². Impossible pour lui de travailler à la maison :

après le 13 décembre 1981, une réunion de plus de quatre personnes était considérée par le gouvernement comme une « assemblée » et, évidemment, les assemblées étaient strictement interdites. À l'image de Frédéric Chopin, qui incarnait toute la Pologne à Paris au XIX^e siècle, Wajda va rebâtir à l'étranger sa patrie déchue : pour lui et son équipe, ce fut un bonheur intense de respirer et de revivre, enfin, en France. Si bien que la moitié de sa distribution est polonaise : Bogusław Linda (Saint-Just), Marian Kociniak (Lindet), Andrzej Seweryn (Bourdon), Franciszek Starowieyski (David) et Maximilien Robespierre lui-même, campé par le grand Wojciech Pszoniak. Pour ne pas altérer l'énergie de leur jeu, Wajda les fait interagir entre eux ; leurs scènes seront par la suite post-synchronisées. Et pour son *Danton*, il a choisi le comédien français le plus bouillant : Gérard Depardieu, 33 ans tout comme son personnage au moment du tournage, est sidérant dans la peau du grandiose rebelle. Face à lui, la rigueur et le visage impénétrable de Pszoniak composent un rôle également tragique et mémorable.

« Il est évident que le **Danton** de Wajda n'est pas un film historique. D'ailleurs, il n'y a pas de film historique. Cette expression n'a aucun sens. Un film est toujours d'aujourd'hui, qu'on le veuille ou non³ » : Jean-Claude Carrière résume ainsi le sentiment que de nombreux critiques et spectateurs ont ressenti en visionnant **Danton**. Au-delà de l'illustration des excès de la Terreur, le film propose en effet un discours engagé : sur la Pologne des années 1980 diront certains, mais bien plus largement, sur la chape de plomb communiste et, encore plus largement sur la dictature et le dogmatisme. À travers la chute de Danton, Wajda discute de problématiques aussi fondamentales que les liens entre la justice et la politique, la liberté de la presse, les inimitiés personnelles, la soif de pouvoir. Robespierre fait sienne la rhétorique communiste la

2. Entrevue avec Wajda, suppléments de l'édition DVD de **Danton** (Criterion).

3. *Le Figaro*, édition du 1^{er} mai 1983.

plus courante : « Seuls ceux qui sont coupables tremblent. » Il s'attaque aux journaux dissidents. Ses sbires saccagent les locaux du *Vieux Cordelier*, faisant écho à l'absence de liberté de presse à l'est du Mur de Berlin. On refuse aussi aux journalistes l'accès au procès de Danton. Ce dernier ne déclarait-il pas que « la presse libre est la plus grande terreur des fripons, des ambitieux et des despotes » ? En véritable visionnaire, il prophétise également : « Ayez la liberté de la presse à Moscou, et demain Moscou sera une république. » Après la liberté de la presse vient celle de l'art. Dans une scène fameuse, Robespierre demande la correction d'un tableau de David, *Le Serment du Jeu de Paume* : le traître Fabre d'Églantine y est retiré afin que l'œuvre soit conforme à l'orthodoxie du régime. Les dictatures communistes étaient elles aussi passées maîtres dans l'art de la réécriture historique et de la falsification de documents. Ainsi Trotski, après sa rupture avec Lénine, fut-il effacé de photographies officielles, tout comme ce pauvre Fabre d'Églantine.

« Beaucoup d'observateurs ont vu dans ce film la parabole des événements qui bouleversaient la Pologne au moment de son tournage. [Le film] est néanmoins un réquisitoire contre le totalitarisme [...]. L'histoire est ainsi détournée au profit d'un discours qui critique les violences révolutionnaires et les procès truqués qui bafouent la liberté⁴. » L'autre thème fondamental pour Wajda, c'est celui de la justice politique, qui condamne des innocents par pur calcul. Danton l'affirme d'emblée : « Robespierre n'a qu'un seul point faible : sa police secrète, détestée par tout le monde. » Une police qui, tels le KGB, la Stasi ou la Securitate, a tous les pouvoirs et arrête les gens sans mandat, en pleine nuit. Sous la Terreur comme sous le communisme, la majorité de ces infortunés disparaîtront simplement dans les rouages de la bureaucratie ; d'autres, plus célèbres, seront « jugés » par des procès à grand spectacle ou dépouillés de tous leurs droits démocratiques. Ainsi le procès de Danton fut-il truqué. Bourdon exhorta l'assemblée à accepter le décret d'accusation sans écouter le rapport préliminaire, ce qui équivalait à voter la mort à l'aveugle. Le jury fut composé de 7 hommes seulement, des hommes de confiance que Robespierre était sûr de pouvoir manipuler, alors que la loi en imposait 12. « Nous voulons la mort de Danton. À vous de vous débrouiller pour justifier le verdict. Il faut l'empêcher de s'exprimer par tous les moyens » : on refuse à Danton d'avoir des témoins. Vu l'immense pouvoir de sa voix, on lui interdit également de s'adresser au public. Il est accusé d'« activités antipatriotiques », la routine en Europe de l'Est... Cette justice n'est évidemment qu'une mascarade et ces procès, propres à exalter le régime en cours — claire réminiscence d'un stalinisme

pas si lointain. Danton n'est pas dupe : « C'est un procès politique, et la politique est une mécanique qui n'a rien à voir avec la justice. » Depardieu livre un texte incroyablement exigeant. Épuisé, hagard, les yeux injectés de sang, il en perd la voix. « Peuple de France ! Je fais appel à toi, personne d'autre que toi n'a le droit de me juger » : un grand moment.

Totalement exsangues dans les années 1980, les gouvernements communistes d'Europe de l'Est n'étaient plus légitimes ni défendables. Ceux qui, autrefois, avaient combattu les tyrans étaient devenus eux-mêmes tyrans depuis bien trop longtemps. Danton le dit : « Pour durer, ne soyez pas aimés ; soyez petits, mesquins. » Comment croire à la victoire du peuple tout-puissant après l'écrasement de Solidarność ? À ce sujet, le *making of* de **Danton** donne la parole aux comédiens polonais. Andrzej Seweryn déclare que sa réaction première après le coup d'État du 13 décembre fut d'aller fonder une cellule du syndicat libre en France. Particulièrement intense, Franciszek Starowieyski s'étonne des ruines de la Révolution qu'il croise partout dans Paris et se demande : « Y a-t-il, là-dedans, quelque espoir pour la Pologne ? » Pour certains critiques de cinéma, le parallèle était limpide : Danton, c'était Wałęsa, et Robespierre, Jaruzelski. Une lecture peut-être simpliste, mais qui, on ne peut le nier, frappe durablement l'imaginaire.

De fait, le film de Wajda est mille fois plus réaliste que la plupart des épopées qui n'ont d'historique que les costumes et les perruques. **Danton** est âpre et sec et tout dans sa forme fait poindre l'immense violence de l'histoire. Pour Wajda, un film sur la Révolution doit être un cri, il doit être furieux, rempli de passion. Sans fard, il avoue que « c'est difficile en ce moment de réaliser un beau film optimiste sur la Révolution... Je crois que la Révolution, telle qu'on la voit dans **Danton**, est appropriée pour le moment présent »⁵. Sans surprise, **Danton** fut considéré comme un film antirévolutionnaire par les autorités polonaises. Il est, surtout, totalement désespéré. La fin est sans appel : Danton monte à la guillotine ; Robespierre est absolument terrifié ; les articles de la loi, à l'annoncé par un petit garçon servile, se perdent dans la cacophonie de l'orchestre. Plus d'espoir pour la Révolution, qui s'est sabotée elle-même. Mais un grand film, tragique et romantique, fidèle à la résilience et aux idéaux polonais. 🎬

4. FLEURY-VILATTE, Béatrice. « La France », *Révoltes révolutions cinéma*, sous la direction de Marc Ferro, coll. « Cinéma/pluriel », Paris, Éditions du Centre Georges Pompidou, 1989, p. 49.

5. Entrevue avec Wajda, suppléments de l'édition DVD de **Danton** (Criterion).



L'Homme de fer

L'HISTOIRE À L'EST : IMAGES RÉELLES ET RÊVÉES

En Europe de l'Est, la double interprétation historique est un classique, voire un passage obligé. La censure interdisant aux réalisateurs d'évoquer l'histoire directement, il fallait ruser. Heureusement que les censeurs, des bureaucrates bien peu formés en cinéma, n'étaient pas doués pour décoder les subtilités. Parler du passé, et d'une époque lointaine si possible, permettait alors à un présent muselé de s'exprimer.

Exemple célèbre, l'**Andrei Roublev** (1969) d'Andreï Tarkovski raconte l'histoire d'un moine, peintre d'icônes au début du XV^e siècle. Sous ses dehors mystiques, le film en dit long sur la place et le rôle de l'artiste russe, ainsi que ses relations avec l'État. L'irréel fut également un bon refuge pour les créateurs de l'Est, d'où leur amour proverbial pour le fantastique et la science-fiction. Si Wajda n'a pas trop usé de ce procédé, ce n'est pas le cas de son compatriote Andrzej Zulawski, spécialisé dans les œuvres délirantes. Son **Diable** (1972) narre l'odyssée sanguinaire d'un jeune noble polonais dans son pays dévasté à la suite de l'invasion prussienne de la fin du XVIII^e siècle. Sans surprise, les deux œuvres furent mises à l'index par Moscou.

Dans leur malheur millénaire, les Polonais furent chanceux : ils n'ont pas eu à attendre bien longtemps pour voir l'un des événements les plus importants de leur histoire récente porté à l'écran. **L'Homme de fer** a documenté dans l'urgence la naissance de Solidarność à travers le récit fictionnel d'un journaliste miteux, dépêché sur les lieux pour noircir le portrait des grévistes. Évidemment, la ferveur des militants et l'amour de la liberté le feront basculer de l'autre côté. Comment ne pas le comprendre ? Partout dans le monde, Solidarność a pro-

voqué un immense enthousiasme. Le film mêle étroitement images d'archives et contenu imaginaire dans un enchevêtrement de sens vertigineux et assez unique. Pour complexifier encore les choses, Wajda fait intervenir Lech Wałęsa lui-même, qui interprète son propre rôle, rejoue face à la caméra des scènes réelles, et apparaît même en tant que témoin au mariage de deux personnages fictionnels ! **L'Homme de fer** a su capter l'air du temps de manière fantastique. Et Wajda n'en avait pas fini avec Wałęsa : en 2014, le cinéaste, âgé de 89 ans, lui a consacré une véritable biographie filmée, malheureusement inédite en Amérique du Nord. Si le titre français en est **L'Homme du peuple**, le titre polonais original, **Wałęsa. Człowiek z nadziei**, signifie littéralement Wałęsa : l'homme d'espoir.

Après le coup d'État de décembre 1981, les réalisateurs polonais durent se résigner à la métaphore ou à la création à l'étranger. En 1982, alors que Wajda travaille à son **Danton** à Paris, Jerzy Skolimowski réalise à Londres l'un de ses meilleurs opus, **Travail au noir**. Jeremy Irons y campe le rôle bouleversant d'un ouvrier du bâtiment polonais, exilé avec quelques compatriotes pour rénover la maison d'un notable durant l'échappée belle de Solidarność. Unique membre de la petite équipe à parler anglais, Nowak apprend par les journaux occidentaux la catastrophe qui frappe son pays. Il décide de se taire afin de prolonger l'illusion de quelques jours... Dans la réalité, les Polonais durent attendre sept années de plus pour être libres, et huit pour pouvoir élire sans contrainte de Moscou leur premier président : Lech Wałęsa. (Zoé Protat) 